SYNTHE STORY

ROLAND JUPITER 6

Grand amateur de mythologie latine, Roland baptise « Juno » sa série de synthétiseurs économiques, destinée à accompagner les prestigieux Jupiter. Pas moins de cinq modèles se succéderont de 1982 à 1986. Le premier de la lignée est le Juno 6.

David Korn

Si le Juno 6 est le premier Juno, il ne reste pas longtemps seul sur le marché : trois ou quatre mois après son lancement, apparait le Juno 60, qui, lui, est programmable. Un coup de Trafalgar que n'auront sûrement pas oublié les acheteurs de Juno 6. De toutes façons, le Juno 106, avec ses 128 mémoires et son interface MIDI mettra tout le monde d'accord un an après. Un peu avant son arrivée, le prix public du Juno 6 s'établit à 7 990 francs, contre 11 700 pour le Juno 60.

Le Juno 6 possède les caractéristiques de tous les Juno : six voix de polyphonie, un seul oscillateur, avec un sub-oscillateur, un LFO, un filtre passe-bas accompagné d'un passe-haut réduit au seul réglage de la fréquence de coupure, et une seule enveloppe. Des caractéristiques qui auraient fait fuir votre serviteur, si le propriétaire dudit, l'honorable Tristan Baruchi, ne l'avait retenu par la manche, on lui soufflant « attend, écoute-le ». Et effectivement, le son du Juno 6, sans être renversant, possède un petit grain très personnel, un côté un peu rapeux qui en fait une machine digne de figurer dans ces pages. Revenons aux spécifs.

L'oscillateur du Juno est un DCO, ce qui signifie qu'il est analogique, mais contrôlé numériquement, pour plus de stabilité. Il peut générer une onde en dent-de-scie et un carré à largeur variable, la variation pouvant être induite par le LFO ou l'enveloppe. Ces deux formes d'ondes peuvent être produites simultanément, et on peut y ajouter le signal du sub-oscillateur, ainsi que du bruit.

A droite, on trouve le filtre passe-haut, très utile pour débarrasser un synthé de ses basses lorsqu'il est trop encombrant dans un mix ou qu'il sature la sono sur scène (pourquoi n'a t'on plus ce genre de paramètres aujourd'hui ?), puis le filtre passe-bas résonnant, assez classique. L'inter « env/gate » permet d'affecter une enveloppe simple au volume (ouvert/fermé), et de garder l'unique ADSR pour le filtre.

Le Juno possède un arpégiateur, qui sera omis dans le 106 et un chorus à deux niveaux (lorsqu'on presse les deux boutons à la fois, l'effet est bizarre !). L'arpégiateur est moins perfectionné que celui du Jupiter 8 : on n'y trouve pas cette mémoire de l'ordre des notes enfoncées, qui fait qu'on peut arpéger des motifs sur le Jupiter. Ici, c'est du bas vers le haut, ou le contraire. Du moins peut-on contrôler la vitesse de l'arpégiateur, via une entrée jack à l'arrière.

Malgré toutes ses limitations, le Juno 6 fût en son temps une sorte de révolution, puisque c'était un des premiers polyphoniques à moins de 10 000 francs. En face, Korg sortait le Poly 6, qui possédait trente deux programmes. C'est sans doute cette concurrence qui conduisit Roland à sortir aussi vite le Juno 60, un modèle qu'il avait sans doute planifié pour une sortie ultérieure. La guéguerre entre les deux constructeurs à coup d'emplacements mémoire durait encore lorsque Yamaha déboula avec son DX7. La traversée du désert commençait, jusqu'au D50 pour Roland, jusqu'au M1 pour Korg.

